

UN PARENT

224V1<sup>1</sup>

DE

# L'AUTRE MONDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR AUG. JOUHAUD.



*[Handwritten signature]*

BRUXELLES,

AU MAGASIN THÉATRAL.

AUG. JOUHAUD, ÉDITEUR.

*Passage de la Comédie, N° 3.*

1836.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

**JACQUES.** (caractère brusque, mais bon, franc et loyal. — 60 ans.)

**Mad. DÉRICOURT,** *veuve* (40 ans. Coquette et aimant les plaisirs.)

**ADOLPHE,** *son fils aîné.* (19 ans. — étourdi, léger, prodigue; caractère bien prononcé.) (\*)

**CHARLES,** *son fils cadet.* (18 ans. — sage, rangé, bon cœur.)

**COMTOIS,** *ancien intendant.* (65 ans.)

**THOMAS,** *jardinier.* (25 ans.)

*La scène se passe à Paris, chez Mad. Déricourt.*

(\*) Les rôles d'Adolphe et de Charles peuvent être joués par deux femmes, ou par deux jeunes amoureux.

---

Impr. de N.-J. Slingeneyer, rue de Ruysbroeck, n. 28, en face du palais de justice.

UN PARENT  
DE  
L'AUTRE MONDE.

Le Théâtre représente un salon. — Porte au fond.

SCENE PREMIÈRE.

COMTOIS, MAD. DÉRICOURT.

MAD. DÉRICOURT; *assise devant une table et feuilletant un registre. (Avec un soupir :)*

Non... Je ne puis me faire illusion... l'état de ma fortune est tel que malgré moi je frémis en parcourant ce registre... allons!.. voilà le moment de faire des économies.

COMTOIS, *à part.*

C'est un peu tard... mais enfin...

MAD. DÉRICOURT.

*Air : d'Aristippe.*

Plaisirs bruyans que donne l'opulence.

Je vais vous perdre, et pour toujours!

Je n'aurai plus de vous que souvenance...

Adieu, richesse... adieu, beaux jours!

Source des biens qui charment notre vie,

Fortune, ô toi qui régis les humains!

Tu nous souris... mais, si l'on t'apprécie,

C'est lorsqu'hélas! tu vas fuir de nos mains.

Ce qui m'inquiète par dessus tout, c'est une reconnaissance de 30,000 francs souscrite autrefois par mon mari, et payable à volonté... elle peut m'être présentée à chaque instant... et

( 2 )  
comment l'acquitter?... c'est impossible!.. —  
mais je suis trop prompte à m'alarmer... tout  
me dit que le porteur de ce billet n'existe plus...  
Jamais alors cette somme ne me sera réclamée...  
allons, de l'espoir... et sauvons, s'il se peut,  
l'héritage de mes enfans...

COMTOIS, *à part.*

On devient bonne mère, quand la fortune  
s'en va... Il n'y a rien qui étouffe les sentimens  
comme la poussière des bals, des redoutes...

MAD. DERICOURT.

Comtois ?

COMTOIS.

Madame.

MAD. DERICOURT.

Où est mon fils ?

COMTOIS.

M<sup>r</sup>. Charles est dans sa chambre, il travaille...

MAD. DERICOURT, *vivement.*

Et Adolphe?..

COMTOIS, *avec humeur.*

Il court les champs. . mais dans quelle direc-  
tion? je l'ignore. M. Adolphe n'a pas l'habi-  
tude de me rendre compte de sa conduite.  
M. Charles, au contraire, ne fait rien sans con-  
sultier son vieux Comtois... ah! c'est que M.  
Charles est un brave jeune homme qui a des  
principes, qui est sage, rangé, économe...

MAD. DÉRICOULT, *avec impatience.*

C'est bon!... — Ce cher Adolphe!.. il est jeune, il s'amuse... puis-je le blâmer? Hé bien, il y a des gens qui prétendent que j'ai tort de l'aimer aussi tendrement, que j'encourage ses folies... Pauvre Adolphe!...

COMTOIS.

Madame, M. Charles m'a chargé de vous demander s'il pouvait étudier dans le salon?

MAD. DÉRICOULT.

Du tout, qu'il reste à sa chambre... nous n'avons que faire ici de son grec et de son latin... — Aussitôt qu'Adolphe sera rentré, vous lui direz que je compte sur lui pour aller ce soir au bal de mad. de Mirecourt.

COMTOIS, *à part.*

Commencement du système d'économie...

MAD. DÉRICOULT.

Vous m'avez entendue?

COMTOIS.

Oui, Madame. (*Madame Déricourt sort.*)

## SCÈNE II.

COMTOIS, *seul, la regardant sortir.*

Fort bien!... Bel exemple pour les mères de famille... — Injustice, coquetterie, prodigalité... en trois mots, voilà le portrait de la veuve de ce bon M. Déricourt qui a eu grand tort de mourir, car, s'il vivait, tout irait autrement dans la maison; mais, hélas! il n'est plus!...

— Conçoit-on cet aveuglement d'une mère !... elle ne peut souffrir ce pauvre Charles qui est un ange de douceur et de bonté ; tandis que son frère Adolphe, mauvais sujet de 19 ans, qui a plus de défauts qu'un homme de 60, est chéri, gâté, et ne fait pas une sottise qui ne soit regardée comme la plus belle action du monde !... eh bien, il faut voir tout cela et se taire ; on ne paie pas le vieux Comtois pour faire des sermons. (*on entend des éclats de rire en dehors.*) hein ?.. qu'y a-t-il encore ?..

ADOLPHE, *en dehors.*

Oh ! le maladroit !... relève-toi donc, pataud !

COMTOIS.

C'est notre petit mauvais sujet. Qui peut le mettre ainsi en gaité ? (*regardant à la croisée.*) ah ! mon Dieu !.. je ne me trompe pas !.. il est avec Thomas, le jardinier, qu'il a habillé en jockey... quelle folie !.. il paraît que le jockey est tombé de cheval... vous verrez qu'un jour il voudra me transformer en coureur, moi qui n'ai plus de jambes... oh ! le petit monstre !

### SCENE III.

COMTOIS, ADOLPHE, *mis à la dernière mode ; cravache, éperons, etc.* ensuite THOMAS.

Air : *Quand d'une belle.* (Gants Jaunes.)

Dieu ! quelle ivresse !..

Bon vin, maîtresse,

Sans vous il n'est pas d'heureux jours.

Car notre vie

Est embellie

Par le champagne et les amours.  
Faisant peu cas des leçons de morale,  
Du plaisir seul je veux suivre la loi.

(*montrant Comtois.*)

Sila raison ici crie au scandale,  
Mes dix neuf ans alors parlent pour moi.

Dieu quelle ivresse ! etc.

Et bien , je ne vois pas mon jockey... ce fa-  
meux cavalier démonté !..(*riant.*) ah ! ah ! ah !  
le voilà !..

THOMAS, *entre ridiculement habillé en jockey  
anglais. (il boite.)*

Oh ! là là... le côté...

COMTOIS.

Pauvre garçon !.. appuie-toi sur moi.

THOMAS.

M. Adolphe, je viens vous dire qu'il faut ab-  
solument que vous choisissiez un autre jockey ;  
j'ai de l'ouvrage dans la maison , et je n'peux  
pas courir les champs avec vous.

ADOLPHE, *riant.*

Vraiment ?

THOMAS, *avec humeur.*

Je suis jardinier, monsieur, mais pas jardi-  
nier à cheval. Je ne peux pas, pour vous servir  
de *groom*, comme vous dites, planter là mes tu-  
lipes et mes coquelicots.

COMTOIS.

Il a raison. THOMAS.

Quelle idée aussi de vouloir greffer un jardi-

nier sur un cheval !.. je vous préviens que ça ne prendra pas, monsieur.

COMTOIS.

Ce pauvre Thomas !

THOMAS, *pleurant presque.*

Je suis rompu, moulu, monsieur !.. Ce maudit animal a le trot d'un dur !.. Et pour m'achever, vous voulez que je parle anglais ; c'est un genre, dites-vous... moi, parler anglais ; c'est tout au plus si je sais ma langue paternelle, ainsi, comment voulez-vous que je prononce vos *à-i-ou dou*, vos *ser* ?..

ADOLPHE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! l'imbécille !..

THOMAS.

Imbécille, soit... mais j'veux être un imbécille indigène... c'est pas la peine de parler anglais pour ça... j'aime mieux être une bête de mon pays, qu'une bête étrangère... ainsi donc, monsieur, je donne ma démission.

ADOLPHE.

Et moi, je la refuse. Allons, petit jockey, à cheval.

THOMAS.

Ah ! mon Dieu ! quelle souffrance !

ADOLPHE.

Et surtout, n'oublie pas de me répondre *yes* au lieu de *oui*, entends-tu ? Ah ! Dieu ! quelle tournure !.. mais serre-moi donc cette taille... (*il le serre fortement.*)



THOMAS, *criant.*

Ouf!... monsieur!.. j'étouffe!

ADOLPHE.

C'est une idée... tu finiras par t'y faire.

*Air : de l'Artiste.*

Pose en avant la tête,

Découvre-moi ce front...

Ah! mon dieu! qu'il est bête!

Il va me faire affront.

Allons, mon ami, rentre

Ce corps qui me déplaît.

Mais, juste ciel! quel ventre!..

Il a l'air du budget.

THOMAS, *faisant des efforts.*

Vous croyez donc, monsieur, qu'il est possible de diminuer ça à volonté?

ADOLPHE.

Il le faudra bien : je te laisserai trois jours sans boire ni manger.

THOMAS, *se récriant.*

Ah ! bien, par exemple, il ne manquerait plus que ça ... je m'insurge à la fin, je me révolutionne!.. avec ça que j'ai encore d'autres griefs contre vous.

ADOLPHE

Vraiment ?.. M. Thomas va me faire de la morale. Tu as donc pris pour aujourd'hui le rôle du vieux Comtois?

COMTOIS, *avec humeur.*

Non; le vieux Comtois garde son rôle.

ADOLPHE.

Eh bien , tant pis , car il n'est pas beau . Et quels sont ces gricfs , M. Thomas ?

THOMAS.

Tous les jours vous pillez mon jardin .

ADOLPHE.

Le grand malheur !.. apprenez , M. Thomas , que tout ce que je fais est approuvé par ma bonne mère ; ainsi donc , vous n'avez pas le plus petit mot à dire... Taisez-vous , et montez à cheval .

THOMAS.

C'est ça ; pour me laisser choir comme tout-à-l'heure .

ADOLPHE.

Pourquoi es-tu si maladroit ?

THOMAS, *d'un ton suppliant.*

Monsieur , je ferai tout ce que vous voudrez , je parlerai anglais , italien , allemand , grec , si vous le désirez , mais , par pitié , ne me faites plus monter à cheval .

ADOLPHE, *sévèrement.*

Je le veux !.. allez ! sinon je vous chasse .

THOMAS.

C'est clair... il faut que je me casse le cou , ou que je meure de faim... quelle existence d'homme !.. je vous demande un peu si l'on peut vivre comme ça ?

(Il sort.)

## SCENE IV.

COMTOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE.

A nous deux, maintenant, M. Comtois.

COMTOIS.

Est-ce que, par hasard, monsieur voudrait aussi me faire monter à cheval...

ADOLPHE.

Eh!.. pourquoi pas ?.. avec une cravache et des éperons... mais non, non... — Je voulais... eh bien, qu'est-ce que je voulais donc ?.. je ne m'en souviens plus.

COMTOIS, *d'un air d'importance.*

M. Adolphe, me sera-t-il permis de vous demander où vous avez porté vos pas, ce matin ?

ADOLPHE.

Mes pas ?.. tu veux dire les pas de cocotte, ma jument, car je ne sors plus sans elle. Hé bien, mon vieux, nous revenons du bois de Boulogne. J'ai trouvé là quatre de mes meilleurs amis, et nous avons fait un repas charmant ! (*S'appuyant sur l'épaule de Comtois.*) Devine pourquoi je suis déjà de retour ?

COMTOIS.

Je ne devine pas.

ADOLPHE.

Hé bien, mon vieux, c'est parce que je n'avais plus rien dans ma bourse ; mes amis étaient dans le même cas, et...

COMTOIS.

Ah! M. Adolphe!... dites-moi, je vous prie, à quoi vous employez l'argent que madame votre mère vous donne tous les mois?

ADOLPHE, *riant*.

La question est impayable!.. parbleu, tout cela passe en parties de plaisir.

COMTOIS.

Les parties de plaisir sont donc beaucoup plus chères qu'autrefois? je me souviens qu'en 1795, je m'amusais pendant un mois avec un petit écu.

ADOLPHE.

Ah! bien, oui! nous autres, *jeune france*... Tu n'es pas *jeune france*, toi, bon Comtois?

COMTOIS, *avec humeur*.

Non, je suis de la vieille.

ADOLPHE.

Tu n'as pas la barbe de...

COMTOIS.

J'ai la mienne, que je fais de deux jours l'un.

ADOLPHE.

Tu n'as pas de gants jaunes?..

COMTOIS.

? Je ne porte que des mitaines... Ainsi donc, pour être *jeune france*, il faut jeter son argent par les fenêtres?

Eh ! mon cher, tu es de l'ancien régime, tu ne comprends rien au nouveau.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Qui voit-on à toutes les fêtes ?

Aux spectacles, pour fuir l'ennui ?

En amour, qui fait des conquêtes ?

C'est la jeunesse d'aujourd'hui.

Qui verra-t-on plein d'une ardeur guerrière,

Si l'étranger fait un pas en avant,

Marcher sans crainte à la frontière !

C'est la jeunesse d'à-présent.

Mais pour en revenir à notre promenade, je ne t'ai pas dit, mon brave Comtois, que nous avons trouvé chez un restaurateur du bois de Boulogne, deux femmes charmantes !.. dans un cabinet particulier... elles avaient laissé par mégarde, la porte entr'ouverte... et nous irons les retrouver aussitôt que tu m'auras donné des fonds... Tu conçois que nous ne pouvons pas abandonner deux femmes seules...

COMTOIS, *avec humeur.*

Eh ! que diable allaient-elles faire là ?

ADOLPHE.

Ah ! c'est une aventure qu'elles nous ont racontée... un roman, un véritable roman, car je n'y ai rien compris ; c'est égal, cette histoire m'a tout ému.. pauvres petites femmes !.. D'abord, moi, je ne peux pas entendre les malheurs d'une femme, racontés par elle même,

sans éprouver je ne sais quoi... parce que vois-tu, elle a soin de gazer ce qui est trop... et puis de cacher ce qui n'est pas assez... C'est toujours embrouillé, mais il n'y a rien qui porte à l'âme comme ces récits-là.. — Enfin, il me faut de l'argent.

COMTOIS.

Je n'en ai pas...

ADOLPHE.

Air : *du Carnaval.*

Si tu voyais ces deux femmes charmantes,  
Tout comme moi, tu voudrais les aimer.  
Rien qu'en parlant de leurs grâces touchantes,  
Mon vieil ami, l'on se sent enflammer.  
Chez toi, j'y songe... hélas! c'est impossible,  
Brave Comtois, point de vœux superflus!..  
A soixante ans, l'on est incombustible,  
On fume encor, mais on ne brûle plus. (*bis.*)

Puisque tu me refuses, je cours trouver ma bonne mère; elle me donnera tout ce que je lui demanderai... C'est mon caissier. Adieu, monsieur le faiseur de sermons... si vous n'avez que cela à m'offrir, je suis bien votre serviteur... je vais trouver mon caissier.

Ah! quelle ivresse! etc.

(Il sort en courant et en chantant.)

SCENE V.

COMTOIS, *seul.*

Oui, mauvais sujet, va trouver ton caissier... mais patience, la caisse sera bientôt vide, et alors, tu pourras bien déchanter. — ah! voiei

ce bon M. Charles!.. cher enfant! il va me dédommager de tout ce que j'ai été forcé d'entendre; il ne court pas les champs, lui... il travaille, étudie, et ne demande jamais d'argent, c'est un jeune homme comme il y en a peu... il mérite à si juste titre d'être aimé, et cependant... ah! mon Dieu!

## SCENE VI.

CHARLES, COMTOIS.

CHARLES, *un dessin à la main.*

Ah! c'est toi, bon ami... regarde le dessin que je viens de terminer. Comment le trouves-tu?

COMTOIS.

Il est très-joli!

CHARLES.

C'est à maman que je veux le donner... où est-elle? je cours le lui offrir!..

COMTOIS.

Madame Déricourt est avec M. Adolphe... attendez un instant; elle ne ferait pas attention à votre dessin.

CHARLES, *tristement.*

Tu crois?

COMTOIS, *ne pouvant se taire.*

Votre frère est auprès d'elle, c'est l'enfant chéri, celui-là... l'enfant gâté... on ne voit que lui...

CHARLES, *fâché.*

Comtois, que veux-tu dire?... explique-toi...

oh ! non, tais-toi, tais-toi !.. j'ai peur de t'avoir compris. (*Avec beaucoup d'émotion.*) ma mère !.. mais non, c'est impossible ! elle m'aime !.. je suis aussi son fils ; Adolphe est mon frère ; maman partage son amour également entre nous deux...

COMTOIS, *se repentant d'avoir parlé.*

M. Charles...

CHARLES.

Laissez-moi, Comtois !.. je ne vous aime plus !.. vous avez un mauvais cœur !.. vous devriez rougir de vos soupçons.

COMTOIS, *ému, à part.*

Pauvre enfant !.. (*Se frappant le front.*) maudit bavard, va !.. tu ne te tairas donc jamais... comment réparer ma sottise ? (*Haut.*)

M. Charles, je vous demande pardon de...

CHARLES.

Tu ne pensais pas ce que tu disais, n'est-ce pas ? oh ! dis que tu ne le pensais pas !

COMTOIS.

Tout ce qui pourra vous faire plaisir, M. Charles.

CHARLES.

C'est bon... je ne t'en veux plus... (*lui prenant la main.*) Il n'y a que les méchants qui ont de la rancune... — Je cours embrasser maman, et lui donner mon dessin... — Bon Comtois, après maman, après mon frère, c'est toi



que j'aime le mieux au monde!... mais, je ne veux pas que tu aies d'injustes soupçons... ou bien, nous nous brouillerons, entends-tu!.. (*Il sort en courant.*)

COMTOIS, *seul.*

C'est un ange!... c'est un ange!.. (*Voyant entrer Jacques par le fond.*) mais que cherche ce monsieur?

SCENE VII.

COMTOIS, JACQUES.

JACQUES, *entrant par le fond.*

D'après les renseignements qu'on m'a donnés, ça doit être ici...

COMTOIS.

Que demande monsieur?

JACQUES, *toujours d'un ton brusque.*

Ce que je demande?... Parbleu!.. madame Déricourt, ma sœur...

COMTOIS, *l'envisageant.*

Votre sœur!... mais... en croirai-je mes yeux!... serait-il bien possible!.. mes souvenirs.... n'est-ce point un rêve?..

JACQUES.

Eh! non, morbleu!... Je suis Jacques Déricourt, frère de feu votre maître... attendez donc... (*le regardant attentivement.*) oui!.. c'est bien lui!.. c'est le vieux Comtois!... notre fidèle serviteur!

COMTOIS, *avec émotion.*

M. Jacques!... vous que nous avons cru mort!...

JACQUES.

Mort, pas si bête... j'arrive de l'autre monde, il est vrai, mais je n'y suis pas resté... après une absence de vingt ans, je revois enfin la France!.. Je brûle du désir de connaître mes neveux, ma belle-sœur, la veuve de mon pauvre frère dont j'ai appris la mort... — J'arrive d'Amérique, j'y ai gagné beaucoup d'argent, et je viens passer le reste de mes jours au milieu de ma famille, que je ne connais pas.

COMTOIS.

Que j'éprouve de plaisir à vous revoir!... vos traits me rappellent ceux de mon cher maître!

JACQUES.

En ce cas, embrasse-moi donc, mon vieux!.. — Dis-moi, qu'y a-t-il de nouveau en France, pays de la civilisation?..

COMTOIS, *avec ironie.*

En effet, nous sommes très-civilisés; nous avons de la barbe comme Robinson, nos voleurs sont des gens comme il faut, et dans nos théâtres, on se tue, on se bat... partout... excepté à la porte.

Air : *Vaud. du Premier Prix.*

Enfin, c'est l'or seul qui nous guide,  
Nous n'en avons jamais assez.  
Puis on se vend, on se suicide;

Car nous sommes civilisés.  
C'est ainsi que l'on se comporte,  
Dans ce temps de perfection.

JACQUES, *brusquement.*

Eh ! corbleu ! que le diable emporte  
Votre civilisation.

Parle-moi plutôt de ma sœur, de mes ne-  
veux ; que fait-on ici ? est-on heureux, content.

COMTOIS.

Heureux... hum... pas tout-à-fait...

JACQUES.

Il se pourrait !.. — Mon frère a laissé de la  
fortune, et avec de l'ordre, de l'économie...

COMTOIS.

De l'ordre, de l'économie... voilà précisé-  
ment ce qui nous manque.

JACQUES, *sévèrement.*

Ma belle-sœur a donc fait des folies... cor-  
bleu !.. soyons calme... il ne s'agit pas ici  
de s'emporter, mais d'arrêter les progrès du  
mal, s'il en est temps encore. Allons, mon vieux,  
parle avec franchise, ne me cache rien ; je veux  
savoir la vérité tout entière. Je t'écoute.

COMTOIS.

Vous savez sans doute que Mad. Déricourt a  
deux fils.

JACQUES.

Oui, après ?

COMTOIS.

Le plus jeune qu'on appelle Charles, est un  
ange !., économe, laborieux, sage...

JACQUES, *avec satisfaction.*

Fort bien !.. Charles est un brave garçon !..  
et l'autre ? COMTOIS, *soupirant.*

Ah ! l'autre ... — Adolphe, l'aîné, est un  
petit mauvais sujet qui hâte la ruine de sa mère  
et la sienne.

JACQUES, *avec colère.*

Nous verrons, corbleu !.. mais soyons cal-  
me... après ? COMTOIS.

Eh bien, monsieur, vous ne devineriez ja-  
mais lequel des deux est l'enfant gâté de la  
maison.

JACQUES.

Parbleu ! c'est Charles, le bon sujet.

COMTOIS.

Dutout, c'est l'autre.

JACQUES.

Morbleu ! voilà qui est un peu fort !.. mais  
je me modère... après ?..

COMTOIS :

C'est au point que Mad. Déricourt aveuglée  
sur la conduite de son fils Adolphe, encourage  
ses extravagances, en lui donnant autant d'ar-  
gent qu'il en veut dépenser, et il en dépense !...  
mon dieu !... — Charles, au contraire, est cons-  
amment rudoyé, ses témoignages de tendresse  
sont accueillis froidement ; mais par bonheur, le  
pauvre enfant ne s'aparçoit pas de l'injustice de  
sa mère.

JACQUES, *sévèrement.*

J'en apprends de belles !.. un instant, madame ma sœur !... votre manière d'agir changera ou je ne m'appellerai plus Jacques !... mon frère n'existe plus, c'est moi maintenant qui suis le père de ses enfans, et je vais agir en conséquence... de l'encre, du papier ?

COMTOIS.

Que voulez-vous faire ?

JACQUES.

Eh ! morbleu ! est-ce que je le sais ?.. donne-moi toujours ce que je te demande, et laisse-moi réfléchir un instant. (*S'asseyant.*) Voyons... il s'agit de... mais j'y songe !.. personne ne me connaît ici, excepté Comtois... cette reconnaissance de 30,000 francs souscrite par mon frère, se trouve encore dans mon portefeuille... elle peut m'être utile aujourd'hui... oui !... ce plan me sourit... écrivons... où est Mad. Déricourt ?

COMTOIS.

A sa toilette.

JACQUES, *écrivait.*

Occupation très-grave... pour une coquette.

COMTOIS.

quand on va au bal...

JACQUES, *écrivait toujours.*

Au bal ! c'est bien le moment... elle n'ira

pas. Prends cette lettre, Comtois; tu la remettras à Mad. Déricourt.

COMTOIS, *prenant la lettre.*

Fort bien, monsieur.

JACQUES.

Ah! ma chère belle-sœur! vous ne me connaissez pas encore, mais bientôt.... (*écrivait.*) à vous, mes neveux... éprouvons les hommes par l'or... cela ne manque jamais son effet. (*Il sort un portefeuille de sa poche et en tire des billets.*) à monsieur... le mauvais sujet... son nom?

COMTOIS.

Adolphe.

JACQUES, *plaçant des billets dans une lettre.*

A monsieur Adolphe...» — à l'autre, maintenant... le bon sujet, son nom?..

COMTOIS.

Charles.

JACQUES, *même jeu.*

A monsieur Charles...» (*se levant.*) Tu vois ces deux lettres, la première est pour Adolphe, la seconde pour Charles... mais il faut avoir soin de les leur remettre à l'insu l'un de l'autre... cette précaution est indispensable...

COMTOIS.

Je comprends... j'ai l'air d'une facteur de la poste.

JACQUES.

Je m'en vais... je reparaitrai quand il en sera

temps... surtout, ne parle pas de mon arrivée, ne me nomme pas, garde-toi de dire que tu m'as vu...

COMTOIS.

Soyez tranquille.

JACQUES.

Ma belle-sœur fait des siennes, eh bien, nous ferons des nôtres... morbleu!..(*il sort.*)

COMTOIS, *seul.*

Morbleu !.. corbleu !.. il paraît que c'est la langue américaine... elle est énergique. Mais tâchons de nous occuper adroitement de nos commissions... Voici M. Charles, commençons par lui.

SCENE VIII.

CHARLES, COMTOIS.

CHARLES, *entrant en rêvant.*

Ah !.. c'est toi, bon Comtois.

COMTOIS, *lui donnant une lettre.*

M. Charles, voici une lettre à votre adresse.

CHARLES, *avec surprise.*

Une lettre !.. pour moi ?.. Qui donc peut m'écrire.

COMTOIS, *embarrassé.*

Dam... lisez... vous verrez peut-être... (*à part.*) allons trouver les autres. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

CHARLES, *seul.*

(*Lisant l'adresse.*) « A M. Charles Déri-

courts.. C'est bien pour moi... lisons...( *il ouvre la lettre.*) que vois-je !.. trois billets de mille francs (*lisant.*) « Mon jeune ami, ne cherchez point à découvrir le nom de celui qui vous envoie cette somme. C'est un honnête homme qui vous porte le plus vif intérêt. Faites de cet argent un usage digne de vous, il vous appartient à la seule condition que vous n'en parlerez ni à votre frère, ni même à votre mère. — Pas de signature.. — Qu'est-ce que cela signifie? et que ferai-je d'une fortune que je ne puis partager avec ma mère, mon frère?.. (*froidement.*) A quoi me servira cet argent si je dois être heureux seul... est-ce que je le pourrais?... — On vient!..

(Il met la lettre dans sa poche.)

SCENE X.

CHARLES, *un peu à l'écart*, MAD. DÉRICOURT.  
MAD. DÉRICOURT, *agitée, une lettre à la main.*

Oh! mon Dieu!... voilà ce que je redoutais!.. cette lettre fatale!.. quel parti prendre?..

CHARLES, *s'approchant, avec anxiété.*

D'où vient ce trouble?.... maman! qu'as-tu donc?..

MAD. DÉRICOURT, *se retournant.*

Ah! vous étiez là, Charles?.. si vous saviez!.. cette lettre, que je reçois à l'instant!... écoutez :

« Madame,

« Vous n'ignorez pas que M. Déricourt, votre



» époux , a signé une reconnaissance de 30,000  
» francs , payable à volonté. Ce billet est entre  
» mes mains ; j'espère , madame , que vous vous  
» empresserez de faire honneur à la signature  
» de votre mari. Dans une heure , je serai chez  
» vous. »

CHARLES.

Qu'ai-je entendu !... et c'est aujourd'hui !...

MAD. DÉRICOURT.

Comment réaliser la somme ?...

CHARLES , *à part.*

30,000 francs !... juste , le trésor que je possède !.. ô ma mère !... mais puis-je trahir un secret ?.. car si je parle , cette fortune ne m'appartient plus !.. puisque c'est à mon silence seul , que je la dois...

*Air : A l'âge heureux de 14 ans.*

Secret fatal , tu déchires mon cœur !

Cet or pour moi n'a plus de charmes...

Pourrai-je , hélas ! voir sa douleur ,

Quand un mot sécherait ses larmes.

Mon Dieu !... quel malheur est le mien !..

Je suis riche... et je dois me taire...

J'ai de l'argent , c'est pour faire du bien ,

Et je ne puis sauver ma mère !

MAD. DÉRICOURT.

Vous pleurez , Charles ?... Pourquoi ?...

CHARLES.

Tu me le demandes... ne pleures-tu pas , toi ?.. (*à part.*) oh !... il faut que je parle !...  
— Moi ! trahir un secret qui ne m'appartient

pas !. car, accepter ces billets, c'était souscrire aux conditions qu'on m'imposait... mais ma mère !.. oh ! que je souffre !...

Mad. DÉRICOURT.

Mon fils !... pourquoi ce trouble ?.. cette émotion ?..

CHARLES, *s'éloignant, en pleurant.*

Maman !... au nom du ciel !.. ne m'interroge pas !... (*Il sort.*)

Mad. DÉRICOURT, *seule.*

Je ne puis comprendre.....

ADOLPHE, *chantant en dehors.*

Fortune ! en ce monde ,

Ah ! tu fais trop pour moi...

SCENE XI.

MAD. DÉRICOURT, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant en chantant.*

Fortu..... (*Apercevant sa mère.*) Motus ! je dois me taire devant elle, c'est l'ordre du jour... (*Haut.*) Ainsi donc, maman, nous allons ce soir au bal, n'est-ce pas ?..

Mad. DÉRICOURT, *avec un soupir.*

Au bal....

ADOLPHE.

Je suis bien disposé à m'amuser !... et toi ?..

Mad. DÉRICOURT.

Adolphe !.. laisse-moi !....

ADOLPHE, *la regardant avec étonnement.*

Mais qu'as-tu donc ?... ah ! j'y suis... ta mar-

chande de modes t'a manqué de parole... elles n'en font jamais d'autres... oh! ne me parle pas des marchandes de modes... nous nous en plaignons tous.

Mad. DÉRICOURT, *avec plus de sévérité.*

Adolphe! il ne s'agit plus ici de folies... lisez cette lettre.

ADOLPHE, *prenant la lettre.*

(*A part.*) Tiens!... est-ce qu'elle aurait aussi reçu 30,000 francs... (*Après avoir lu.*) Ah! diable... c'est bien différent... un créancier qui demande de l'argent... coutume absurde et indigne d'un peuple civilisé... (*Haut.*) hé bien, maman, il faut payer... puisque l'abus est toléré...

Mad. DÉRICOURT.

Payer!.... c'est impossible!...

ADOLPHE, *à part.*

Oh! si elle savait que j'ai précisément la somme dans ma poche!... c'est comme si je ne l'avais pas... on m'a défendu de parler.

Mad. DÉRICOURT.

Je vais chager Comtois de la vente de mes bijoux... mais cela suffira-t-il?..

ADOLPHE.

Je te dirais bien : je vais vendre cocotte, mais la pauvre bête m'est très attachée, et si tout autre que moi lui donnait des coups de cravache, elle en mourrait de chagrins... sois bien

( 28 )  
persuadée, demain, que si je pouvais te sortir  
d'embarras...

## ENSEMBLE.

*Air : de Victorine.*

Pourquoi si tôt t'affliger, bonne mère ?  
Vendons d'abord tous ces bijoux de prix.  
Peut-être ainsi pourrons-nous satisfaire  
Un créancier, un juif, que je maudis !

MAD. DÉRICOURT.

Ce créancier, il faut le satisfaire,  
Aujourd'hui même... il le faut à tout prix !  
Quand le destin, hélas ! nous est contraire  
Pour nous aider, il n'est donc plus d'amis.  
(Elle sort.)

## SCENE XII.

ADOLPHE, *seul.*

Enfin, je suis seul!... je puis me réjouir du  
bonheur qui m'arrive!.. ce matin, je cherchais  
de l'argent, je n'en trouvais pas et je me déses-  
perais, quand un billet mystérieux est venu tom-  
ber entre mes mains ; il était accompagné d'un  
trésor : 30,000 francs!.. avec défense expresse  
d'en parler ici!.. 30,000 francs!.. que de par-  
ties de plaisir il y a là-dedans!.. J'ai peine à re-  
venir de mon étonnement... c'est quelque mil-  
lionnaire qui s'amuse... eh bien, je lui en ferai  
mon compliment quand je le connaîtrai... c'est  
une manière fort originale de se divertir...  
trouvez-m'en un autre qui s'amuse comme  
lui!.. aussi, c'est mon ami, mon ami intime et  
anonyme... un ami qui envoie de l'argent, c'est

la huitième merveille !... ils en empruntent tous.  
 — Voyons... quel emploi ferai-je de cet argent ?.. il faut d'abord payer quelques petites dettes.... un homme riche ne doit pas avoir de créanciers... ce n'est pas une raison, me direz-vous, mais enfin, c'est mon système.... courons au bois de Boulogne !... chemin faisant je trouverai bien le moyen de dépenser de l'argent... c'est si facile... s'il fallait en gagner, je ne dis pas... (*Il va pour sortir, Jacques entre.*)

## SCENE XIII.

JACQUES, ADOLPHE.

ADOLPHE, *le considérant.*

Quel est cet original ?.. eh ! l'ami ! qui demandez-vous ?

JACQUES, *brusquement.*

Madame Déricourt.

ADOLPHE.

Je suis son fils... à ce titre, je vous prie de me dire le motif de votre visite ?... (*à part.*) C'est un Autrichien.... ou un Limousin.

JACQUES.

Je suis porteur d'une lettre de change, et je viens...

ADOLPHE.

Chercher de l'argent ?.. Je vous tourne le dos...

JACQUES, *à part.*

C'est Adolphe, je le parierais!...

ADOLPHE.

Attendez... demain ne tardera pas à se rendre dans ce salon... prenez un fauteuil... aimez-vous la lecture... car vous savez lire, je suppose?..

JACQUES, *à part, avec colère.*

L'impertinent!.. je me modère.

ADOLPHE.

Vous voyez d'ici ma bibliothèque... elle se compose de deux volumes: *l'art de promener ses créanciers*, et *l'art de mettre sa cravate...*

JACQUES, *brusquement.*

Bien obligé!.. Je lis Racine, Corneille...

ADOLPHE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! . perruques!.. perruques!..  
Mon cher!..

JACQUES, *jurant entre ses dents.*

Morbleu!.. j'étouffe de colère!..

ADOLPHE.

Pardon si je vous quitte... j'ai un rendez-vous au Bois de Boulogne...

JACQUES, *vivement.*

Pour vous défendre.

ADOLPHE, *avec fatuité.*

Non... au contraire... Deux femmes charmantes!... ah si vous connaissiez nos beautés... sensibles!.. nos dames de Paris?..

Air : *des Amazones.*

On dit partout qu'elles sont inconstantes,  
On blâme leur légèreté ;

D'accord, mais elles sont charmantes !

Qu'est-ce après tout que la fidélité ?

C'est monotone, en vérité.

De nos beautés la brillante parure

N'admet en tout que le plus fin tissu...

Et l'art parfois vient aider la nature,

Pour remplacer ce qu'elles ont perdu. (*bis.*)

Je ne vous dis pas adieu... ne vous ennuyez

pas... (*riant.*) ah ! monsieur lit Racine !.. vous

êtes peut-être contemporains ?.. ah ! ah ! ah !

la bonne tête !..

(Il sort.)

#### SCENE XIV.

JACQUES, *seul.*

Ouf ! j'allais éclater !... quel étourdi !.. Comtois ne m'avait pas trompé... ah ! petit drôle ! tu auras affaire à moi !... va dépenser mon argent en parties de plaisir, va !... — Poursuivons notre projet... ma belle-sœur ne m'a jamais vu, je puis agir avec assurance.. — Comtois m'a fait un portrait charmant de mon neveu Charles, je voudrais bien le voir !.. on vient !.. à notre rôle.

#### SCENE XV.

CHARLES, JACQUES.

CHARLES, *à part, apercevant Jacques.*

Quel est cet étranger ?.. seul ici !... (*Haut.*)

Monsieur, pardon... vous désirez sans doute parler à quelqu'un de la maison ; et l'on vous

laisse scul... on ne nous prévient pas.... veuillez excuser notre impolitesse....

JACQUES, *à part, avec émotion.*

Quelle douceur!.. oh! oui!.. c'est Charles!.. ce doit être lui!... (*Haut.*) Hélas! mon jeune ami... je viens peut-être troubler votre bonheur...

CHARLES, *vivement.*

Expliquez-vous!...

JACQUES.

Je suis porteur d'un billet...

CHARLES.

Un billet!... ô ciel!... permettez... oui!.. oh! oui, c'est bien l'écriture de mon père!.. (*Il embrasse le papier.*) Pardon, monsieur!.. mais en pressant sur mes lèvres cette signature chérie, je crois embrasser mon père!..

JACQUES.

Mad Déricourt a-t-elle pensé à moi?..

CHARLES, *pleurant, et lui rendant le billet.*

Hélas!..

JACQUES.

Eh! quoi!.. — Je me verrais forcé d'avoir recours à des moyens...

CHARLES, *vivement.*

Mon dieu!.. vous m'effrayez!... employer la rigueur!.. et contre ma mère!... (*à part.*) Et je le souffrirais!.. oh! non!... si mon bienfaiteur inconnu apprend l'usage que j'aurai fait de son



argent, il ne m'en voudra pas d'avoir enfreint ses ordres... (*Haut, et avec résolution.*) Monsieur, donnez-moi cette reconnaissance.

JACQUES, *le regardant avec intérêt.*

La voici.

CHARLES, *lui donnant ses billets.*

Comptez... c'est bien votre somme... (*à part.*) ma mère est sauvée!... pardonne, mon bienfaiteur!...

JACQUES, *vivement ému, à part.*

Charmant enfant!.. oh! je voudrais l'embrasser!.. ma sœur, ma sœur!.. vous êtes bien injuste!...

CHARLES, *troublé.*

Voici maman!... au nom du ciel!.. ne lui dites pas ce que je viens de faire!..

(*Il se tient à l'écart.*)

SCENE XVI.

CHARLES, JACQUES, MAD. DÉRICOURT,  
COMTOIS.

JACQUES.

C'est à Mad. Déricourt que j'ai l'honneur de parler?

Mad. DÉRICOURT.

Oui, monsieur... (*à part.*) Oh! mon dieu!.. si c'était le porteur de la fatale lettre-de-change!..

JACQUES.

Madame, vous avez reçu ma lettre?..

Mad. DÉRICOURT.

Oui, monsieur... mais hélas !... si vous connaissiez ma position...

JACQUES.

Sans connaître vos peines, madame, j'y prends part bien sincèrement... mais... chacun a les siennes dans ce monde... et moi, moi qui vous parle, croyez-vous que j'aie le cœur content, la conscience tranquille; oh ! non !... excusez-moi, madame, si je vous parle de choses qui vous sont indifférentes, mais votre position n'est pas heureuse, avez-vous dit, vous n'êtes donc pas exemple de chagrins... c'est ce qui fait que par une symphatie bien naturelle, je me trouve disposé à vous confier les miens... à vous qui êtes à même de les comprendre !...

MAD. DÉRICOURT.

Ah ! parlez, monsieur... ConteZ-moi vos peines... Cela soulage le cœur... je vais faire éloigner...

JACQUES, *avec intention.*

Non... il n'y a personne de trop ici...

MAD. DÉRICOURT.

Comtois, des fauteuils... (*Jacques et mad. Déricourt s'asseyent.*) Je vous écoute, monsieur... Vous m'écouteriez après.

JACQUES.

Mon père était un honnête commerçant. Sa mort me rendit bientôt maître d'une grande

fortune. Fatigué d'être heureux seul, je me mariaï. Après quatre ans de mariage, ou plutôt quatre ans de bonheur, je perdis mon épouse... Elle m'avait donné deux fils que je fis instruire sous mes yeux. L'aîné par son esprit précoce, sa gentillesse, captiva bientôt toutes mes affections... le plus jeune qui n'avait rien fait pour être privé de la tendresse d'un père, fut aimé... froidement, je le voyais avec indifférence, l'indifférence se changea bientôt en aversion... (*l'observant.*) N'est-il pas vrai, madame, qu'une pareille prévention est bien condamnable!...

MAD. DÉRICOURT, *avec embarras.*

Oui... sans doute...

JACQUES.

Si vous avez le bonheur d'être mère, vous devez sentir combien je fus injuste!... Dieu m'en punit bien cruellement. Vous allez voir : mon fils, celui que j'idolâtrai, devint volontaire, mauvaise tête ; ses espiégleries se changèrent en défauts, en vices même... pour contenir ses caprices, je dépensai des sommes énormes ; la fortune de mes parens, celle que j'avais acquise par 15 ans de travail, furent bientôt dissipées... Enfin, réduit à la misère...

MAD. DÉRICOURT, *émue.*

Quoi ce jeune homme que... vous aimiez si tendrement...

JACQUES.

Je m'étais ruiné pour lui, je crus trouver des consolations dans son amour, ses caresses... hélas !.. rien... aucune larme de pitié pour son pauvre père, ne mouilla ses yeux...

MAD. DERICOURT, *vivement*.

Et votre autre fils ?.. celui que vous aviez privé de votre tendresse?..

JACQUES.

Ah ! madame... vous allez me mépriser, me haïr !.. ma conduite va vous paraître plus odieuse encore, quand vous saurez comment cet enfant que je détestais, s'est vengé de mon injustice à son égard. Ecoutez bien, un jour, j'étais seul chez moi ; le désespoir dans l'âme j'attendais qu'on me présentât un billet qu'il m'était impossible d'acquitter. J'allais être poursuivi, lorsque cet enfant qui possédait par le plus grand des hasards la somme nécessaire pour me tirer de l'abîme, solde le billet à mon insu, et sauve ainsi l'honneur à son père !.. — Je ne puis vous rendre ce que j'éprouvai, quand j'appris ce qu'il avait fait pour moi !.. je pleurai de joie et de remords tout à la fois, et je lui dis : (*avec force*) « Viens !.. viens dans mes bras, mon pauvre Charles !.. »

(Il saisit Charles par la main et le jette dans les bras de sa mère.)

MAD. DERICOURT, *pleurant.*

Charles!... mon fils!... (*elle l'embrasse vivement.*)

CHARLES, *aux yeux de sa mère.*

Maman!... chère maman!...

JACQUES.

Charles, remettez à votre mère le billet que vous venez d'acquitter.

MAD. DERICOURT.

Mon fils!... ah! que je ne fus cruelle!... (*à Jacques.*) Mais monsieur, comment se fait-il?... Qui êtes-vous enfin?..

JACQUES.

Vous le saurez.

## SCENE XVII.

LES MÊMES, ADOLPHE, *suivi de THOMAS.*

ADOLPHE, *au fond.*

Peste soit de Cocotte!... elle est malade... impossible de la faire sortir de l'écurie.

JACQUES.

Ah! c'est vous, monsieur Adolphe... je vous attendais... (*Les regardant tous.*) Mad. Déricourt, votre mari vous a-t-il parlé quelquefois d'un frère, nommé Jacques?

Mad. DERICOURT, *vivement.*

Frère Jacques!... un brave homme, mort en Amérique!... mon mari m'en parlait tous les jours!...

JACQUES, *lui prenant la main.*

Pour vous prouver que les parents de l'autre monde se portent quelquefois fort bien, je n'ai que trois mots à vous dire : je suis Jacques !... Mad. DÉRICOURT.

Mon frère !...

ADOLPHE et CHARLES.

Mon oncle !...

JACQUES.

*Air : de Teniers.*

Oui, je suis Jacques !.. et vous pouvez m'en croire ;  
Regardez-moi, sans crainte, chère sœur.  
De votre époux présent à ma mémoire,  
N'ai-je pas les traits et le cœur ?

*(à Adolphe et à Charles)*

Et vous, enfans d'un tendre frère  
Que j'ai pleuré dans de lointains climats,  
Embrassez-moi, car c'est un second père,  
Qui vous adopte, et vous ouvre ses bras !  
(Tout le monde l'entoure, Adolphe, et Charles  
se précipitent dans ses bras, en s'écriant :  
Notre bon oncle !...)

JACQUES, *avec amitié.*

Oui, votre bon oncle, qui arrive tout exprès pour prévenir bien des malheurs !... *(Bas à Mad. Déricourt.)* Eh bien, ma sœur, vous ne m'embrassez pas ?.. me garderiez-vous rancune pour la petite leçon que tout-à-l'heure...

Mad. DÉRICOURT, *n'osant le regarder.*

Oh ! je vous en remercie... et je ne l'oublierai de ma vie !..

JACQUES.

Je ne vous quitte plus. Ces enfans deviennent les miens... je suis riche, bien riche!... c'est dire que nous le serons tous!... quand à M. Adolphe, je me charge de le rendre plus sage, et malgré *ma bonne tête*...

ADOLPHE, *confus*.

Ah! mon oncle ... si j'avais su...

COMTOIS, *à Thomas*.

M. Thomas, vous pouvez retourner à vos tulipes.

THOMAS.

Ya, ser.

JACQUES, *à Mad. Dericourt*.

Plus de prévention! bonne mère, Dieu vous a accordé deux enfans, tous deux doivent avoir la même place dans votre cœur!

## VAUDEVILLE FINAL.

Air : *Vaud. de Victorine*.

Tout doit se partager,  
 Dans ce bas monde  
 Que l'on fronde;  
 Tout doit se partager,  
 Pourquoi donc vouloir déroger?

TOUS.

Tout doit se partager, etc.

THOMAS.

Ne pouvant parvenir  
 Aux honneurs qu'il envie,  
 C' barbon prend femm' jolie,  
 Pour êtr' sûr d'réussir.  
 Amis et protecteurs.

Soudain arriv'nt en masse,  
D'la maison et d'la place  
Madam' fait les honneurs...

TOUS.

Tout doit se partager , etc.

ADOLPHE.

Noble représentant  
A la voix haute et fière,  
Tu nargues la misère,  
Riche de notre argent.  
Le bon peuple aujourd'hui  
Te fait faire ripaille ,  
C'est pour toi qu'il travaille,  
Et tu manges pour lui !

TOUS.

Tout doit se partager, etc.

JACQUES.

Le plus criant abus  
Du grand homme qu'on prône ,  
Fut de rendre le trône  
Aux roitelets vaincus.  
Que n'a-t-il dit, pour loi,  
A la Sainte-Alliance :  
« Vos trésors pour la France!  
« Et vos trônes pour moi ! »

TOUS.

Tout doit se partager, etc.

ADOLPHE.

RisqueZ-vous maintenant  
Un franc, même un centime,  
Vous gagnez une prime  
De mille écus comptant.

(Au public.)

Acceptez aujourd'hui  
Ce petit vaudeville,



( 41 )

Vous en recevrez mille  
Qui vaudront mieux que lui. . .

Le fait est bien certain ;

Notre prime

N'est pas une *frime* ;

Au bureau, dès demain ,

Vous recevrez un bulletin.

TOUS.

Le fait est bien certain, etc.

FIN.